

“ Après avoir envoyé cette dernière lettre, j’attendis la réponse avec une anxiété fiévreuse. Pendant le jour, j’avais de fréquentes palpitations de cœur ; la nuit, j’étais en proie à des songes affreux ; mes cris inarticulés troublaient le dortoir, et je me réveillais inondé d’une sueur brûlante. Pendant un mois, je souffris cette agonie. Rien ne vint.

“ Alors j’exécutai en tremblant et en frémissant le dessein coupable que j’avais formé. Je m’enfuis de la pension. En partant, je laissai cette lettre pour mon maître :

“ O mon maître ! pardonnez-moi ma fuite. Je ne suis, hélas ! coupable qu’envers vous, puisqu’il n’y a dans le monde que vous qui m’aimiez. Je n’ai plus de famille, je n’ai plus de père. Ne craignez pas que j’attende à ma vie : les sentiments de religion dans lesquels vous m’avez élevé sont ma sauvegarde. Je ne ferai jamais rien d’indigne du nom que je porte. Adieu. Aimez et pleurez votre malheureux “ Félix. ”

“ A quelque distance de la pension, je me fis céder, en échange de mes habits, ceux d’un jeune paysan. Je ne marchai que la nuit, évitant les villages ; et, par des sentiers détournés, j’allais chercher quelque ferme isolée où l’on eût besoin d’un berger. Je trouvai enfin ce que je cherchais, dans une ferme peu éloignée de cette maison.

“ Dans cet asile, où j’étais traité avec bonté, j’aurais été assez tranquille ; mais je me figurais toujours qu’on était à ma recherche, et que si on parvenait à me trouver, on me traiterait avec la dernière rigueur.

“ Au bout de quelques mois, cette inquiétude cessa, et j’eus la cruelle assurance d’être oublié ou d’être abandonné. Alors ma tristesse, plus calme, n’en fut que plus profonde ; et le silence des campagnes où j’érais avec mon troupeau, la vaste solitude qui s’étendait autour de moi, ne firent que me plonger plus avant tous les jours dans ma sombre mélancolie. Quand ma pensée se fixait sur l’abîme qui me séparait de mon père, et quand je me disais en moi-même : *Je ne le verrai plus*, j’étais bien près de tomber dans le désespoir. J’ai été préservé de ce malheur par les sentiments de religion que j’avais conservé et que je conserverai jusqu’à mon dernier soupir. Ce qui a beaucoup contribué à adoucir mes peines, c’est que j’avais emporté avec moi quelques livres, entre autres Virgile. J’ai dû à Virgile de douces consolations ; je lui ai dû plus encore : la sympathie et les bontés d’un véritable ami.”

Félix, en cachant son histoire, avait les larmes aux yeux, et celles de M. Dulac avaient coulé plus d’une fois pendant ce triste récit.

M. Dulac ne fit point d’inutiles reproches à l’enfant qui se repentait si amèrement de son opiniâtreté et de sa désobéissance ; mais il se promit bien de ne rien négliger pour découvrir sa famille, et pour le faire rentrer en grâce avec elle.

## V.

Une année s’était écoulée depuis l’arrivée de Félix à la ferme ; deux années s’étaient écoulées encore, pendant lesquelles il perfectionna son instruction pratique : il devint un jardinier intelligent, un habile cultivateur. En même temps, il s’était radicalement corrigé de tous ses défauts. Le malheur, les bons exemples, l’habitude d’une vie laborieuse et tranquille, avaient calmé la violence de ses passions ; et Félix avait maintenant autant de douceur et de patience qu’il avait toujours eu d’énergie et de courage. Mais, tremblant et rougissant au souvenir de ses fautes passées, il n’osait encore, malgré les pressantes sollicitations de M. Dulac, se résoudre à rentrer dans sa famille.

Un jour, M. Dulac, se promenant avec lui dans le jardin, lui dit : “ Je vais m’absenter pendant deux jours. Je viens d’apprendre qu’à quelques lieues d’ici s’est établi un homme qui m’a rendu autrefois de grands services, et que depuis vingt ans j’avais perdu de vue. Le chagrin, dit-on, a affaibli sa santé ; il vit depuis un an dans un château solitaire, et sa vie est tellement retirée que je n’ai appris qu’hier